



A F F A I R E S

D U T E M P S.

XII. PARTIE.

Suite du Prince d'Orange
travaillant à son Histoire.

VIII. ENTRETEN.

B E N T I N G.

IE croy que les endroits de
vostre Histoire dont nous
devons parler aujourd'huy,
seront assez curieux, puis
que nous vous avons fait Stathouder
dans nostre dernier Entretien, & Sta-
thouder dans toutes les formes.

A

2 *XII. P. des Affaires*

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu dois ajouter, & Stathouder à la honte des Etats.

B E N T I N G.

Et à leur dommage aussi, comme l'a fait voir la suite; mais cela soit dit en passant, je serois fâché de vous interrompre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Mon élection a esté honteuse aux Hollandois. puis que je les ay forcez de casser tous leurs Edits, & de violer tous leurs sermens.

B E N T I N G.

Ces Legislateurs ne manquoient pas pourtant de raison. Sans vous ils jouïroient aujourd'huy d'une grande tranquillité, quil eut donneroit moyen de mener une vie douce, & l'on ne trouveroit pas un Habitant en Hollande qui n'eust des tonnes d'or. Ainsi leurs Loix ont esté fort bien faites, mais ils les ont cassées fort mal à propos.

LE PRINCE D'ORANGE.

Dy fort à propos pour ceux qui ont

donné leur consentement de bonne
grace, à la revocation des Edits qui
bornent trop mon autorité, puis
que les autres ne l'ont pas porté bien
loin.

B E N T I N G.

Vous estes un dangereux homme
pour la vangeance. Vous ne manquez
jamais vostre coup, & si vous estiez
aussi brave, vous auriez plus étendu
vos conquestes que les Alexandres &
les Césars. Ce n'est pas que vous ne
soyez plus heureux d'une autre ma-
niere, puis que vous avez gagné un
grand Royaume sans tirer l'épée, &
sans vous estre exposé qu'à une tem-
peste de mer. Il y a moins de belle
gloire, il est vray, mais il y a plus de
celle qu'on acquiert par la perfidie &
par les fourberies, ce qu'on appelle
politique parmy les Sectateurs de Ma-
chiavel. Ne croyez pas, quoy que
vous ayez assez étendu vostre triom-
phe de ce costé-là, que beaucoup d'au-
tres ne pussent aller aussi loin que vous

4 *XII. P. des Affaires*

s'ils l'entreprendoient , mais il y a bien des gens qui ne veulent point de gloire par cet endroit-là , & vous paroistriez peut-estre un fort petit compagnon auprès de ceux qui ont déjà le nom de Grand , & qui donnent tant de besogne à vôtre esprit , & à vos forces , s'ils employoient avec l'esprit , les manieres & la penetration qui leur fait faire de si grandes choses , un peu de ce méchant esprit , mais utile , dont vous vous servez uniquement. J'ay fait une remarque là-dessus qui m'a paru assez juste , & je trouve que pendant que le Heros dont je veux parler travaille à devenir , par mille qualitez distinguées , le plus grand de tous les hommes , il semble que vous affectiez par tout ce qu'a de plus indigne d'un grand cœur une politique cachée , de vous faire renommer , comme en estant le plus criminel ; mais si vous voulez que je vous dise la verité , vous avez pris une route qui vous devroit faire aller encore plus viste.

Pour un homme à qui tous les moyens
d'avancer sont bons , vous estes trop
long-temps dans la mesme route,

LE PRINCE D'ORANGE.

J'ay toujours devant les yeux un
Soleil qui m'ébloüit, & qui ne me per-
met pas d'avancer. Peut-estre que j'au-
rois pris un chemin contraire si je
n'avois remarqué qu'un autre le tenoit
déjà avec avantage ; mais l'ambition
devorante qui m'emportoit à me faire
distinguer m'a fait choisir une voye
toute differente, par ce que je n'aurois
guere paru en suivant la mesme , &
que j'ay toujours entendu dire que le
crime avoit ses Heros aussi bien que la
vertu. Enfin je veux estre distingué
de quelque maniere que ce puisse
estre.

B E N T I N G.

Vous pourrez par ce moyen suivre
le Heros dont nous venons de parler,
& paroistre le plus criminel des hom-
mes lors qu'il en est le plus grand.
Ce n'est pas que les crimes se fassent

6 XII. P. des Affaires

remarquer comme les vertus. Les vertus éclatent, & les crimes sont cachez. Il en faut faire beaucoup pour venir à bout d'usurper un Trône & s'empêcher d'en descendre, & souvent lorsque l'on voit les affaires d'un Usurpateur avoir des succès si avantageux, on ne sçait à quoy ces succès sont deus. C'est une grande affaire que de se maintenir dans une possession illegitime, & comme elle ne peut estre approuvée des justes, on travaille tous les jours à s'en défaire. On dépêche les uns secrettement; on impute des crimes aux autres pour avoir lieu de leur faire faire leur procès. On se contente d'exiler ceux qu'on apprehende le moins, & l'on n'oublie rien de tout ce qui peut empêcher que l'on ne conspire, parce que les conspirations paroissent justes, & que l'on a sujet de le craindre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Mais on ne peut m'accuser de faire verser beaucoup de sang.

BENTING.

Tous ceux que les Tirans font mourir n'en répandent pas. Ce n'est pas peut-être manque d'y avoir le cœur porté, si vous n'en faites pas couler davantage. Vous avez à faire à une Nation qui défend le sang de ses Citoyens, & qui vous en demanderoit compte. Ainsi, vous êtes forcé d'aller bride en main là-dessus, & de vous servir pour vous défaire de vos ennemis, de tout ce qu'a de plus fin la Politique Machiaveliste. Vous en sçavez assez sur cette matiere.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'ay fait mon apprentissage de bonne heure, & dès l'année 1672. je fis assez connoître qu'il en coûteroit toujours la vie à ceux qui s'opposeroient à mes desseins.

BENTING.

Nous en sommes demeurez à votre élection au Stathoudariat, qui arriva cette même année. Il faut pour continuer votre Histoire dans les formes,

8 *XII. P. des Affaires*

que nous passions à la suite. Ce qui se fit pendant cette année 1672. est assez remarquable, puisque vous y jettâtes les fondemens de vôtre grandeur, & qu'ils furent cimentez par le sang de ceux qui s'y opposèrent.

LE PRINCE D'ORANGE,

Comme aussi-tôt après mon élection au Stathoudariat, je voulois agir en Souverain, & que quelque autorité que me donnât le titre de Stathouder, elle n'alloit pas encore jusque-là; que d'ailleurs ceux qui m'avoient élu par force n'étoient pas d'humeur à me laisser étendre les bornes de mon pouvoir, je crus que pendant que le peuple étoit encore en mouvement pour mes interets, je devois luy faire achever son ouvrage. Je mis donc en usage les mêmes moyens dont je m'étois servi pour l'exciter. Je fis agir les mêmes gens. On publia par mon ordre que ceux qui étoient demeurés dans le Gouvernement depuis mon élévation à ma nouvelle dignité, faisoient tout leur possi-

ble pour me traverser , & qu'ils aimoient mieux exposer l'Etat que de voir ruiner leur autorité ; que je n'avois pas la liberté de me servir du pouvoir qu'on m'avoit donné , & que l'Etat étoit encore gouverné de la même sorte qu'il l'avoit été avant mon élection. Mes creatures accompagnées des plus seditieux, publièrent en même temps, qu'il falloit changer toute la forme du Gouvernement , parce que ceux qui le possédoient depuis plusieurs années dans la pluspart des Villes de Hollande , étoient tous des creatures de la cabale du Pensionnaire de Vich , & qu'il y en avoit peu du bon party. Cela fit impression sur beaucoup d'esprits. La pluspart vouloient qu'ils fussent depossédez , les appel'ant tous, *Traîtres à l'Etat*. J'eus soin qu'il parût dans ce même temps quantité de libelles contre les de Vich & Grossius , qui étoit de la même cabale, & contre leurs adherans. Ma Politique n'étoit pas si bien connuë alors qu'elle l'est presentement ; de sorte qu'on n'eut que de

10 XII. P. des Affaires

fort légers soupçons de ce qu'il seroit aisé de deviner aujourd'huy. Le Peuple fit passer tout ce qui regardoit mon autorité, & ceux qui s'y opposoient, ne le faisoient plus que secrettement. Le Pensionnaire de Vich fut fort touché des libelles qui coururent contre luy ; mais soit qu'il ignorât en effet que j'y eusse part, ou que par une droite Politique, il voulût feindre de l'ignorer, il m'écrivit pour s'en plaindre, & tourna sa lettre d'une manière qu'il sembloit que j'avois été témoin de ses actions, & que je pouvois le justifier.

BENTING.

C'étoit un adroit personnage ; & quoy que vous fussiez Stathouder, il vous auroit bien taillé de la besogne. Si vous l'aviez laissé vivre, vous n'auriez jamais passé les bornes de votre autorité, & sa Politique l'eust emporté sur la vôtre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Comme j'étois encore trop ieune

pour ſçavoir tous ſes détours, & que mon âge ne me permettoit pas d'avoir tout le phlegme neceſſaire, quoy que j'en euſſe beaucoup, je crus qu'il falloit oppoſer une violente politique à la ſienne qui eſtoit plus fine, & couper le nœud Gordien, que j'aurois peut-eſtre tâché inutilement de démêler.

B E N T I N G.

Le coup eſtoit hardy.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne devois rien apprehender. J'avois mis le Peuple dans mes intereſts, & j'eſtois à la teſte des Troupes.

B E N T I N G.

Quand le Peuple eſtoit dans vos intereſts, il n'entendoit guere bien les ſiens. Il s'eſt repenty à loisir, & ſe repent encore tous les jours de ce qu'il fit avec precipitation, & dans ces momens de fureur dont les ſuites luy ſont ſi fatales. Mais que vous manda le Penſionnaire dans la Lettre qu'il vous écrivit ?

12 XII. P. des Affaires

LE PRINCE D'ORANGE.

Il se plaint à moy de ce qu'on l'avoit accusé d'avoir mal administré les deniers de la Correspondance secrète, & de n'avoir pas bien pourveu les Armées des Etats de toutes les choses nécessaires.

B E N T I N G.

Je ne me souviens pas bien de ce que vous répondîtes à cette Lettre, mais il me semble que vous l'embarassâtes, & que vous luy donnâtes à rêver.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'ay sur moy l'Original de cctte Réponse. Je l'ay apportée, m'imaginant bien que nous parlerions de cet article. La voicy, je te permets de la lire.

Reponse

RE'PONSE DU PRINCE
d'Orange à une Lettre du
Pensionnaire VVich.

MONSIEUR,

J'ay bien receu la vostre du 12. du present, avec le Pasquin qui y est enclos. Je n'aurois pas manqué d'y répondre plutôt n'eust esté que le grand nombre de mes occupations m'en a empêché. Je puis vous assurer que j'ay toujours méprisé les bruits qui se débitent en cette maniere, puis que non seulement les miens, mais aussi moy-mesme, en avons esté attaqués en plusieurs sortes, avec une licence & une avidité débordée. Pour ce qui est des deux points dont vous faites mention dans la vostre, à sçavoir des deniers de la Correspondance secrette que vous avez maniez, & du peu de soin qu'on dit que vous avez eu de pourvoir l'Armée de toutes les choses necessaires, je ne puis vous dire autre chose là-dessus.

B

14 XII. P. des Affaires

sinon que du premier je n'en ay aucune
 connoissance, & que Messieurs les Depu-
 tez de l'Etat, ainsi que vous me mar-
 quiez fort bien dans la vostre, en peu-
 vent donner meilleur témoignage qu'au-
 cun autre. Mais pour ce qui est du se-
 cond, je n'ose ny ne puis douter que
 vous n'ayez eu un soin des Armées de
 l'Etat, tant par mer que par terre, tel
 que la constitution des temps & des af-
 faires l'a pû permettre, & en telle sorte
 qu'elles ont esté renduës capables de pou-
 voir resister à l'Ennemy. Mais, Mon-
 sieur, vous pouvez bien sçavoir vous-
 mesme qu'il m'est impossible de parti-
 culariser tout ce qui peut y avoir man-
 qué, & sur tout à celle qui est par
 terre, & le soin qu'on a eu de suppleer
 aux manquemens qu'on y a trouvez, &
 celui qu'on auroit deu & pû y apporter
 en son temps, ou à qui en a esté la faute,
 parce que je suis distrait par tant d'af-
 faires en ces temps calomnieux & mal-
 heureux, que cela a esté la cause que je
 me suis engagé le moins qu'il m'a esté

possible à la recherche des choses passées,
& partant vous trouverez bien mieux la
justification que vous desirez de moy
dans les actions de prudence que vous
avez faites. Je souhaiterois de tout mon
cœur d'avoir quelque occasion pour
vous pouvoir témoigner que je suis,
Monsieur, &c.

BENTING.

Il y a un sens moqueur dans cette
réponse, qui devoit l'obliger à se tenir
sur ses gardes, & à se défier d'un hom-
me de vostre caractère.

LE PRINCE D'ORANGE.

Mon caractère n'estoit pas encore
si connu qu'il l'a esté dans la suite.
Ainsi on ne devoit pas encore se tant
défier de moy, du moins pour les
crimes du premier ordre.

BENTING.

Il est vray que vous n'aviez pas encore
fait de coup d'une si grande impor-
tance. La mort des deux Freres a esté
vostre coup d'essay, & elle a dû ap-
prendre aux autres à ne se pas oppo-

B ij

16 *XII. P. des Affaires*

ser à vos volontez, de crainte d'avoir le mesme destin.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu ne sçauois croire quels grands avantages j'ay tirez de cette mort. Je puis dire que toute ma grandeur est née des cendres de ces deux Freres. Ainsi je dois cherir leur memoire, puis-que je leur suis si redevable. Il y a dix-neuf ans que ce grand coup est fait, & c'est ce qui me donne aujourd'huy un pouvoir si absolu, & ce qui rend la Hollande si rampante sous mes loix. Comme chacun depuis ce temps-là a craint une pareille disgrâce, s'il eust mis obstacle à mes volontez, il y a dix-neuf ans que je mets des Magistrats dans toutes les Provinces de Hollande. Cela est cause que presentement mon autorité n'est point combatuë, & que toutes mes resolutions ont effet, de sorte qu'on pourroit dire que j'y suis plus absolu qu'en Angleterre, quoy que je n'y paroisse pas avec le titre de Roy; mais peut-estre qu'avec le temps

ie brideray les Anglois de même , & qu'à force d'abolir les Loix , & de mettre par tout de mes Creatures , ie m'y rendray auffi Souverain d'effet , que i'y fuis de nom.

B E N T I N G.

Sans doute ; les Anglois ne font ny si simples , ny si endurans que les Hollandois. Vous avez mis les derniers sous le ioug , & ils s'y tiennent bonnement ; mais les autres s'y font soumis d'eux-mêmes , & dès qu'ils le trouveront trop pesant , ils chercheront infailliblement à le secouër. Il faut toujours dépendre de ces Peuples là , & leur faire la cour ; & ie ne sçay qui la fait le plus en Angleterre , ou les Peuples au Souverain , ou le Souverain aux Peuples. C'est pourquoy les Rois d'Angleterre ne devroient iamais avoir de guerre avec les Etrangers ; parce que leurs Suiets leur donnent assez d'occupation , & qu'il faut beaucoup de Politique & d'adresse pour les ménager , & pour être bien avec eux ; car

c'est une chose rare que de voir un Roy d'Angleterre estre bien avec les Peuples. /

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu ne m'apprens rien que ie ne sçache, mais ie me serviray de moyens que mes timidez Predecesseurs n'ont osé mettre en usage. Tu dis, par exemple, qu'il ne faut point de guerre, & ie soutiens qu'en cela ta Politique te trompe. Cette guerre produit deux ou trois grands avantages pour moy. Les millions que ie leur fais donner tous les ans pour les frais de la guerre, les rendront moins fiers & moins puissans, & me feront un fond qui pourra me servir un iour contr'eux ; car ie ne suis pas assez simple pour dépenser tout ce qu'on me donne, & i'en dois garder pour me mettre à couvert de l'inconstance de la Nation.

B E N T I N G.

Cette Politique est fort bonne.

LE PRINCE D'ORANGE.

La guerre me produit encore un au-

tre avantage , puisqu'elle est cause que je me fais des Creatures de toutes les Nations qui sont dans mes Armées , & ces Creatures & cet argent me serviront contre les Anglois mêmes en temps de paix. Je les meneray par des routes qui ne leur sont pas encore conuës , & ma réputation donnant bonne opinion de mon sçavoir faire & de ma fermeté , ceux qui prendront mon party , se tenant seurs de se voir bien secondez , ne se démentiront point.

B E N T I N G.

Je vous avouë que vous en sçavez plus que moy , mais nous verrons si vous en sçavez plus que les Anglois. Leur inconstance naturelle démonte toutes les raisons & toutes les mesures , & malgré toutes vos précautions , vous verrez naître un orage au milieu du calme , & vous le verrez fondre sur vous sans trouver d'endroit pour vous en mettre à couvert. Enfin au milieu des feux de ioye , & pendant que vous serez occupé à écouter des Adresses

pleines de soumission , vous serez peut-être trahi & abandonné.

LE PRINCE D'ORANGE.

En tout cas la Hollande ne me manquera pas.

BENTING.

Vous y regnez absolument , il est vray , & vous avez si bien fait qu'il n'y a presque point de Magistrat qui ne dépende de vous ; mais le Peuple est accablé. Il est outré , il murmure , il cherche à se soulever ; & ne peut-il pas à tous momens faire pour vous détruire , ce qu'il a fait pour vous élever , & sacrifier les Magistrats qui le trahissent , comme il a sacrifié ceux qui le servoient ? Il ne faut qu'une émotion populaire. Le desespoir la peut faire naître. Les Provinces - Unies se sont soustraites de la domination d'Espagne ne la pouvant plus supporter. Et pourquoy ces mêmes Provinces ne peuvent-elles pas se soustraire de la vôtre ? L'Espagne étoit alors redoutable , & dès que les Anglois vous fermeront

leurs bourses, vous ne ferez plus qu'un Particulier que les Hollandois craindront peu, & sur qui ils se vangeront de toutes les guerres & de tous les maux que vous leur avez fait souffrir depuis dix-neuf ans.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tout cela est à craindre, & je ne croy pas qu'on puisse se garantir de la fureur d'un peuple ému, quelque grand Politique que l'on soit.

BENTING.

Il faut ne luy pas donner lieu d'entrer dans ces mouvemens furieux.

LE PRINCE D'ORANGE.

Si je n'avois fait ce que j'ay fait, je ne serois pas dans le Trône. Ainsi, comme j'ay tout risqué, je suis résolu d'attendre toutes sortes d'événemens, en prenant pourtant toutes les précautions dont mon esprit est capable. Mais ce qui me chagrine, ce sont le grand nombre d'Ecrits publics qui paroissent contre moy, & qui ouvrent tellement les yeux aux Peuples, & leur

font voir tant de veritez , qu'il est impossible qu'ils ne les examinent , & que cela n'ait des suites bien dangereuses.

B E N T I N G.

Dieu permet que vous foyez attaqué par les mêmes moyens dont vous vous êtes servy pour détruire ceux que vous avez voulu perdre , & que vous avez perdus en effet. La difference qu'il y a , c'est que les Ecrits que vous avez fait faire étoient de véritables Libelles , & qu'il y a tant de veritez dans ce que l'on écrit contre vous , qu'il est impossible d'en disconvenir.

LE PRINCE D'ORANGE.

On traduit ces Ecrits en plusieurs langues , & j'ay peine à voir sans beaucoup de déplaisir , que l'Angleterre & la Hollande en soient remplies. On en répand si souvent parmy les Peuples que je crains que les impressions qu'ils prennent contre moy , ne les portent à la revolte ; & ce que je trouve de plus fâcheux , c'est que les Anglois imitent

ces Ecrivains, & se mêlent de faire aussi des Satyres, & d'en remplir la Ville de Londres.

B E N T I N G.

Les choses sont dans un estat violent, & je ne voy pas encore quand vous jouïrez tranquillement, ny si ce bonheur vous arrivera jamais.

LE PRINCE D'ORANGE.

Laissons cela, nous faisons toujours des digressions.

B E N T I N G.

Il est vray, mais ce que nous disons vient si naturellement sur les endroits de vostre Histoire dont nous parlons, qu'on le doit croire d'autant plus conforme à la verité, qu'il n'y a point de premeditation.

LE PRINCE D'ORANGE.

Nous avons assez donné aux raisonnemens. Venons aux faits, ou plutôt achevons l'histoire de ceux dont nous avons commencé à parler.

B E N T I N G.

Vous ne vous contentâtes pas de

travailler à la ruine des deux de Vich, Grossius estoit leur Amy, & leur Allié. Il avoit esté nommé Ambassadeur auprès du Roy de France, pour traiter la Paix, & il y avoit si bien réüssi suivant ses instructions, qu'elle estoit sur le point d'estre conclüe. C'en estoit plus qu'il ne falloit pour vous obliger à jurer sa perte. Il vous échapa quelques paroles dans l'Assemblée des Etats qui firent connoistre vostre dessein, ce qui fut cause que Grossius partit secretement de la Haye, & se rendit à Anvers avec toute sa Famille, d'où il écrivit une assez grande Lettre aux Etats. Il y marqua d'abord les services qu'il avoit rendus à sa Patrie, pendant toutes ses Ambassades, qu'il croyoit luy devoir avoir acquis tellement l'affection de ses Compatriotes, qu'il se tenoit assuré qu'il n'auroit jamais besoin d'autre secours ny d'autre assistance que de celle-là, mais qu'il prioit Dieu de vouloir pardonner à ceux qui estoient

estoyent cause de l'estat où il se voyoit réduit.

LE PRINCE D'ORANGE.

On sçait assez que ces paroles s'adressoient à moy , mais i'estois le plus fort , & ie luy avois fait quitter la partie. S'il n'avoit pas arresté tous mes desseins en prenant la fuite , ie ne sçay s'il en auroit esté quitte à meilleur marché que les de Vich. Il avoit pensé me perdre pour jamais , & à peine mon nom seroit-il connu aujourdhuy , si ie n'eusse empêché fort à propos que l'on ne conclust la Paix. Il l'avoit tellement avancée qu'elle auroit esté signée bien tost après.

BENTING.

Vous avez raison de vous en vanter.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je m'en vante comme un bon politique qui n'a pas eu la foiblesse de sacrifier ses interets au bien de sa Patrie , & qui a préféré son ambition à la rampante vanité de procurer le repos de

bons gros Marchands , qui si l'on excepte les Souverains , seroient devenus plus riches que les plus grands Princes de la terre. Ils auroient esté trop accablez de leurs biens , & auroient transporté toutes les richesses des Indes dans leurs Etats.

B E N T I N G.

Je vous trouve d'assez bonne foy sur le mal que vous avez fait aux Hollandois.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne le suis qu'avec toy , car ie pretens qu'ils soient encore assez simples pour croire qu'ils me doivent leurs vies & leurs biens, & que ie n'ay travaillé que pour eux, quand i'ay agy seulement pour moy.

B E N T I N G.

Nous avons déjà touché cette corde. Les uns le veulent bien croire, parce qu'ils apprehendent les cruels effets de vostre politique. Les autres sont dans des Charges qu'ils ne tiennent que de vous, & qu'ils ne posse-

deroient pas sans cela, & il y en a plusieurs autres qui sont payez pour prendre vos interets, & pour dire tout ce que vous voulez qu'ils publient à vostre avantage. A l'égard du reste du Peuple, il est presentement plus bridé que trompé, mais s'il se met une fois en mouvement, il y a lieu de croire qu'il ne s'appaisera que par une certitude entiere de sa liberté.

LE PRINCE D'ORANGE.

En tout cas, j'auray mis d'assez grands tresors à couvert, pour pouvoir trouver quelque sorte d'abry pendant l'orage. Mais poursuivons.

B E N T I N G.

C'est bien plutôt à Grossius de poursuivre. Voicy les paroles qui suivent ce que je vous ay déjà dit de la Lettre. *J'ay trouvé plus de cruauté & de barbarie au milieu de ma Patrie, & dans la Ville de ma naissance, où je ne sçache avoir jamais donné aucun sujet d'offense au moindre de tous les hommes, que je croy qu'il s'en soit jamais ven*

entre des personnes d'une mesme Nation. Ma maison a esté plusieurs fois attaquée, tant de nuit que de jour. Mes Serviteurs ont esté trainez par les ruës. On a menacé mes Enfans, & moy-mesme sortant un Dimanche de la Maison de Ville pendant la Predication, & estant par consequent occupé aux devoirs de ma Charge, je fus attaqué avec tant de furie avec les couteaux à la main, que je puis dire n'avoir esté delivré alors du danger évident d'une mort inévitable, que par l'assistance miraculeuse du Ciel.

On ne demandera point en voyant ce Fragment de Lettre, le nom de l'Auteur de la persecution, & comme vous ne démentez jamais vostre caractère, on vous devinera toujours lors qu'il s'agira d'actions de cette nature.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je devois perdre entierement ceux qui s'opposoient à mon élévation, ou renoncer au dessein que j'avois pris de regner. J'avois fait mon plan; il fal-

loit le suivre, & sacrifier tout ce qui seroit assez malheureux pour se rencontrer en mon chemin.

B E N T I N G.

Vous dites bien, malheureux, car c'est l'estre effectivement lors qu'on ne peut éviter sa perte, en ne faisant que son devoir. Grossius qui avoit tant acquis de reputation en Suede & en France, qui estoit homme d'Etat & de Lettres, que les Rois, leurs Ministres, & tous les honnestes gens estimoient, s'est malheureusement trouvé de ce nombre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je n'avois garde de souffrir un si habile homme dans les Conseils d'Etat. J'estois trop jeune, & j'avois trop peu d'experience pour luy répondre. Ainsi ses raisonnemens m'auroient confondu. J'ay connu qu'il estoit plus à propos d'agir que de parler, & j'y ay mieux trouvé mon compte. On est servy promptement, & sans repliche, & avec deux douzaines de Scelerats,

30 XII. P. des Affaires

on avance plus, & on abbat plus d'ennemis, & sans rien perdre, qu'avec une Armée formidable,

B E N T I N G.

On peut voir par la suite de la lettre de Grossius, qu'il n'ignoroit pas que vous cherchiez à le perdre. Il ajoûte. *Mais après les rapports & les propositions qui se sont faites dans vôtre Assemblée le 20. & 21. du mois passé, j'ay remarqué évidemment qu'on vouloit changer le danger general en un particulier, & qu'on vouloit faire un sacrifice par l'exposition de ma personne. J'ay crû que ce qui jusques icy auroit pû passer en moy pour une constance d'esprit, seroit tenu desormais pour imprudence, & une nonchalance tout-à-fait condamnable; & partant, je me suis imaginé que j'étois obligé, tant pour le regard de ma famille, que pour la deffense de mon honneur, de me sauver des mains de mes Ennemis, & me tenir esloigné, &c.*

LE PRINCE D'ORANGE.

Laiſſons-là Grossius, & parlons d'ar-

articles plus importants. Il n'y a personne qui ignore que son malheur fut mon ouvrage.

B E N T I N G.

Parlons donc du feu Roy d'Angleterre, & de la lettre qu'il vous écrivit après que vous eustes été nommé Stathouder, ou Capitaine general, c'est la même chose.

LE PRINCE D'ORANGE.

Comme cette lettre est assez importante pour faire voir la situation où i'estois alors avec ce Monarque, & qu'on pourroit souhaiter de l'apprendre dans mon Histoire, à cause de l'union que le sang avoit mise entre nous, je l'ay apportée, & tu la peux lire.

B E N T I N G.

Cette lecture me fera plaisir.

L E T T R E

du Roy d'Angleterre au Prince
d'Orange.

MON NEVEU,

Monsieur Van-Rede m'ayant fait rapport du mauvais estat auquel vous étiez, j'en ay esté extrêmement déplaisant, & ce qui m'afflige le plus, c'est qu'il semble que je vous porte moins d'affection que je n'ay fait par le passé. Je vous prie d'être pleinement persuadé que ce sont des apprehensions sans fondement, & hors de toute raison; parce qu'au contraire, j'ay toujours eû la même tendresse, & le même respect pour votre Personne que j'ay jamais eû, tant au regard de votre propre dignité qu'au regard du sang dont nous participons tous deux. Je n'ay non plus oublié aucuns des bons services que votre Pere m'a rendus en sa vie, dont l'obligation demeurera toujours gravée dans le fond de mon cœur. Je

vous prie de croire, quoy que l'estat present des affaires ne m'ait pas permis de correspondre avec vous, & de vous communiquer mes desseins, & mes Traitez, que dans toutes les Negociations que j'ay eues avec le Roi Tres-Chrétien, j'ai toujours tâché d'avancer vos interets autant que la nature des choses me l'a pu permettre en quelque façon. Les insolentes & continuelles machinations contre moy, de ceux qui ont depuis quelque temps en ça, si grande part au gouvernement des Provinces-Unies, m'ont obligé de m'allier avec le Roi Tres-Chrétien, qui a le même sujet de plainte contre eux, afin d'abatre leur orgueil insupportable, & de nous assurer à l'avenir contre des insultes de cette nature. La confiance que j'ay eue en l'alliance du Roi Tres-Chrétien, l'affection qu'il a pour votre Personne, & l'aversion contre ceux qui ont fait voir qu'ils étoient mes ennemis aussi bien que les vôtres, me promettent une bonne issue de tous ces troubles à votre égard, & si les Habitans de ces Pro-

34 XII. P. des Affaires

vinces eussent considéré leur faute assez à temps, & vous eussent conféré la même autorité, & les mêmes Dignitez dont vos Illustres Ancêtres ont esté depuis si longtems & si dignement pourvus, le-dit Roi Tres-Chrétien & moy, serions sans doute demeurez dans une parfaite amitié avec lesdites Provinces. Néanmoins je suis extrêmement satisfait de ce que le Peuple de ces Provinces a fait dernièrement en vôtre faveur, en vous ayant élu pour leur Gouverneur general, & lors que j'auray vû que les affaires auront esté mises en un tel estat qu'il ne sera plus au pouvoir d'aucune faction de dissoudre, ou de rendre infructueux ce qu'on a fait presentement, & que je pourray délivrer mes Sujets des oppressions & injures qu'ils ont esté obligez de souffrir si longtems, je tâcheray de protéger vous & vos amis, & feray tous mes efforts auprès de mon Beau-frere le Roy Tres-Chrétien, afin de donner une telle fin à tous ces troubles, que tout le monde pourra voir le soin particulier que j'ay de vôtre

Personne, & quel égard j'auray pour l'amour de vous à l'intérest desdites Provinces. Finalement je puis vous assurer, & vous serez contraint de croire fermement que j'ay toujours eû toute l'affection & inclination imaginable, & telle que vous la pourriez souhaiter pour vôtre bien, par laquelle je vous feray voir en tout temps que je suis & seray,

MON NEVEU,

Vôtre tres-affectionné Oncle,

CHARLES, ROY.

BENTING.

Je croy que vous avez bien resolu de ne faire voir cette lettre à personne.

LE PRINCE D'ORANGE.

Et par quelle raison ? Contient-elle quelque chose de desavantageux pour moy ?

BENTING.

Au contraire ; c'est par cette raison qu'elle ne doit jamais estre mise au jour.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne vous comprends pas.

BENTING.

Pour un fin Politique vous ne faites pas les reflexions que vous devriez faire. Ne voyez vous pas que plus l'affection du Roy de France, & du Roy d'Angleterre paroissent pour vous dans cette lettre, & que plus vous leur avez d'obligation, plus le procedé que vous avez tenu & que vous tenez encore aujourd'huy envers ces deux Rois, vous doit rendre coupable & odieux à toute la Posterité?

LE PRINCE D'ORANGE.

Mais le Roy d'Angleterre dont il s'agit, est mort depuis ce temps-là.

BENTING.

C'est toujours le même sang, & celui qui vit aujourd'huy ne vous estimoit pas moins, puis qu'il vous a fait épouser sa Fille.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu n'y penses pas. La Politique & l'Ambition connoissent-elles des Parens?

BEN-

J'ay tort, je l'avouë. Quand on parle à vous, il faut bien prendre garde à ne se pas laisser surprendre par quelques sentimens d'honnesteté, parce que vous soutenez si bien vôtre caractère, que vous n'entrez jamais dans aucun sentier qui soit contraire à la route que vous avez resolu de suivre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Quand on a pris une fois un caractère, il ne se faut jamais démentir, & quoy que les crimes soient blâmables, on n'estime pas ceux qui les commettent avec timidité & en reculant. Le Pensionnaire de Vich ayant commencé d'apprendre à me connoître à ses dépens, & devinant bien que je n'étois pas d'humeur à luy pardonner jamais, demanda à se défaire de sa Charge dès qu'il fut guery de sa blessure; & fit un Discours aux Etats de Hollande & de V West-Frise, qu'il leur délivra ensuite par écrit. Il faisoit voir d'abord qu'il y avoit dix-neuf ans qu'il

38 *XII. P. des Affaires*

étoit Pensionnaire de ces deux Provinces, & marquoit avec beaucoup d'esprit & d'adresse, l'application qu'il avoit eüe aux affaires, & avec quel zele & quelle assiduité il avoit travaillé pour le bien de la Patrie, & pour détourner la guerre dont elle étoit accablée. Il faisoit connoître ensuite les mauvaises impressions qu'on avoit données de luy aux Peuples, & continuoit par ces paroles. *Je ne puis juger autre chose en bonne conscience, sinon que la continuation de madite Charge ne pourroit être désormais que préjudiciable à l'Etat, puisqu'il est tres-certain que les résolutions prises par Vos Grandeurs, & qui viendroient à passer par ma plume, ne seroient pas agreables au Peuple, & par consequent n'auroient pas cette facilité & cette promptitude pour l'exécution, telle qu'elle seroit nécessaire pour le bien & l'utilité de la Patrie. C'est pourquoy j'ay crû que je pouvois, non-seulement sans le desavantage, mais même plustost à l'avantage de l'Etat, supplier Vos Gran-*

deurs , ainsi que je les supplie tres-humblement par la presente , qu'il leur plaise d'avoir la bonté de me dispenser de ladite Charge. Il demandoit ensuite à avoir place au grand Conseil , suivant les Reglemens de l'Etat , comme l'avoient eue deux Pensionnaires avant luy.

B E N T I N G.

Il n'a jamais jouï de cette Charge , & vous mistes bon ordre pour l'empêcher.

LE PRINCE D'ORANGE.

Pensionnaire ou Conseiller , c'étoit la même chose pour moy , & il me paroïssoit mesme que j'avois plus à craindre le Conseiller que le Pensionnaire , parce que cette démission volontaire de la Charge de Pensionnaire faisoit paroître un desintéressement qui plaist assez dans les Republiques , & qui étant capable d'ôter aux Peuples les impressions que ie leur avois fait prendre , pouvoient m'estre d'un grand préjudice. D'ailleurs , le Pensionnaire estant aussi subtil & aussi fin qu'il l'é-

toit, pouvoit faire parler sous main ses Creatures, pendant qu'il affecteroit une grande moderation sur toutes les choses qui me regarderoient, & ainsi mes desseins auroient toujours esté traversé, & comme il auroit mis contre moy tout le Conseil, qui me haïssoit déjà assez, parce que je l'avois forcé à me nommer Stathouder. j'aurois esté dans de continuelles alarmes, & il vaut mieux en bonne Politique prendre ses mesures, pour n'avoir point d'ennemis, que d'estre obligé à estre toujours en garde contre eux; car outre que c'est une suiétion, les surprises sont à craindre, & le plus habile peut manquer à parer quelques coups. Enfin ie suis du sentiment de l'Italien qui dit *qu'une Beste morte n'a plus de venin*. Il est facile de sçavoir pour quelle occasion ce Proverbe a esté mis en usage.

B E N T I N G.

Quand on ne le sçauroit pas, on le devineroit sans aucune peine, lorsque

vous vous en servez , puisque vôtre caractère est fort connu.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il n'est question de se déguiser que lors qu'on n'est pas encore venu à bout de ses desseins, puisque la fin d'une entreprise fait toujours connoître le caractère de celuy qui l'a faite, & sur tout lorsqu'il s'agit d'un projet de la nature de celuy de mon invasion en Angleterre. Ce n'estoit pas assez que le Pensionnaire de Vich se fust démis de sa Charge, il estoit question d'en nommer un autre pour remplir ce poste , & tu peux bien croire que c'étoit un coup d'Etat pour moy que ceux qui l'occuperoient me fussent entièrement devoüez.

BENTING.

Il suffisoit qu'ils ne fussent point vos Ennemis avant que d'estre nommez pour le remplir , car il estoit impossible qu'ils ne devinssent vos Creatures , puis que ce poste ne pouvoit

42 XII. P. des Affaires

estre donné à personne qui n'eût v^{ost}re agrément, ou plutôt qui ne le tint entièrement de vous, puis que vous vous trouvaſtes non ſeulement en état d'empêcher qu'on ne nommaſt quelqu'un qui ne vous pluſt pas, mais meſme de faire nommer celui qui vous conviendrait le mieux, & de vous le faire enſuite preſenter ſeulement pour la forme, afin de recevoir v^{ost}re agrément.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ce fut à quoy je ne manquay pas. Les Sujets qu'on propoſa avoient du mérite, & pouvoient m'embaraffer.

B E N T I N G.

Je ſçay qu'on parla de Beveningen, de Beverning, & de Fagel.

LE PRINCE D'ORANGE.

Beveningen, connu de toute l'Europe ſous nom de *Vanbuningue*, pour avoir beaucoup contribué à la Paix qui ſuccéda à la Guerre de 1667. eſtoit un homme qui avoit d'aſſez bonnes qualitez pour mériter cette

place, mais il estoit à craindre qu'il ne crust me la devoir moins qu'à son merite, & que dans la suite il ne me fist de la peine. Il estoit opiniâtre, un peu visionnaire, & capable de me tailler beaucoup de besogne, s'il se le fust mis en teste; de sorte que ie m'arrestay à Fagel, & ie m'en suis assez bien trouvé.

B E N T I N G.

Il vit dans la suite des exemples qui l'auroient fait marcher droit avec vous, s'il avoit eu dessein de se détourner, & pour peu qu'il eust quitté le chemin que vous luy aviez prescrit, il eût pû voir fondre sur sa teste des orages pareils à ceux qui avoient accablé son Predecesseur. Ainsi la reconnoissance, l'interest & la crainte furent cause que pendant tout le temps qu'il a vécu, il a sacrifié sa Patrie, & n'a fait que s'attacher avec soin à vos conseils, & executer vos resolutions.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'est une marque que ie choisis

44 XII. P. des Affaires

bien mes gens , & qu'ils n'oferoient
manquer d ce que j'exige d'eux.

B E N T I N G.

Mais revenons à Corneille de Vich,
Grand Bailly de Putten, qu'un certain
Chirurgien de *Pierchil*, gagné par vos
Emiffaires, accusa d'avoir voulu vous
assassiner , & qui fut pris à Dordrech
par l'Avocat de la Cour de Hollande,
& mené prisonnier à la Haye.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'avois dans le mesme temps fait
publier parmy le Peuple, que le grand
Bailly avoit eu sur la Flote un gros
démêlé avec l'Amiral Ruyter , & qu'il
n'avoit pas voulu pourfuivre les Fran-
çois le lendemain de la Bataille qui ve-
noit d'être donnée. Cela avoit cōmençé
à dōner d'assez fortes impressions cōtre
le grand Bailly mais il vint une Lettre
de l'Amiral Ruyter , qui gâta tout, en
le justifiant. Je m'en consolay , parce
que ce n'estoit pas la principale accu-
sation que je voulois former contre
luy, & que ie luy avois tendu d'autres

filets, comme estoit la déposition du Chirurgien, qui devoit bien-tost produire l'effet que i'en attendois.

B E N T I N G.

Vous avez réussi dans cette affaire, mais vous n'êtes pas iustifié, & on a écrit tant de choses sur cette prétendue conspiration contre vostre personne, qu'il paroist que l'on soit persuadé que c'est un Ouvrage de vostre politique. Je me souviens d'une Piece fort curieuse faite là-dessus, qui après un préambule dont il seroit inutile de parler, porte en termes fort exprés, mis icy en extrait sur mes tablettes, que le Chirurgien accusoit le Bailly d'avoir voulu le corrompre, afin de vous oster la vie; lequel Chirurgien ayant esté entendu par la Cour, persistoit opiniâtrement dans sa déclaration, que le Bailly nioit absolument, alleguant pour raison qu'il n'avoit parlé qu'une fois au Chirurgien, il y avoit plusieurs années; que ce fut le 8. Juillet que le Bailly estoit malade au lit, & que la conver-

sation ne dura pas un quart d'heure ; que le Chirurgien estoit venu chez luy de son propre mouvement , sans y avoir esté appelle , demandant à parler au Bailly seul , sans vouloir dire son nom , si-bien qu'on l'avoit laissé entrer seulement après la troisième instance ; que partant il n'estoit pas vray-semblable qu'il eust résolu en soy-mesme une affaire si dangereuse , & qu'il n'avoit pas obligé le Chirurgien par des bien-faits jusques à ce point-là que de luy confier une chose si importante , & d'une consequence si dangereuse , de sorte qu'il falloit le tenir absolument pour un ennemy , parce qu'il estoit obligé de payer au Bailly une amende pecuniaire , par Sentence des Echevins de Bereerlant , comme Bailly dudit lieu , & qu'il estoit encore convaincu d'un certain crime énorme qui estoit bien connu à la Cour , sur l'accusation dudit Bailly faite contre luy ; qu'ainsi sa Femme considerant la malice du temps , & la haine generale contre plusieurs Magistrats , & sur tout contre

le Bailly, & les siens, s'estoit à bon droit alarmée d'une visite si secreete d'une personne, dont la sombre Phisionomie ne sembloit promettre rien de bon, veu l'attentat fait depuis peu de temps contre le Frere de son Mary, & un semblable depuis quelques jours contre son Mary mesme, mais qui avoit esté empêché par la Garde, ce qui l'avoit obligé de commander à son Valet & à son Fils, âgé de dix-huit à dix-neuf ans, de demeurer à la porte de la chambre, ne pouvant estre vûs par la jointure de cette porte, & qu'ils n'estoient pas éloignez de douze pieds du li; du Bailly; qu'il leur avoit esté facile d'entendre le tout fort à leur aise, & sur tout ce que le grand Bailly disoit, à cause qu'il parloit haut; que le Valet aussi-tost après avoir reconduit le Chirurgien à la porte sans parler à son Maistre, ny à personne du monde, avoit fait un recit pur & simp'e de ce qui s'estoit passé, à trois Femmes, qui estoient là presentes; que le Chirurgien, après un discours des mise-

48 XII. P. des Affaires

res du temps , avoit offert de découvrir quelque chose audit Bailly, pourvu qu'il n'en dist rien à personne & que ledit Bailly avoit répondu là-dessus , que si c'estoit quelque chose de bon il le pouvoit bien découvrir, mais que si c'estoit quelque chose de mauvais, il feroit fort bien de s'en taire , parce qu'autrement il seroit obligé de le dire à chacun , mais que le Chirurgien après quelques instances & repliques de pareille nature , avoit pris enfin son congé, avec ces paroles. Puis qu'il ne vous plaist pas de le sçavoir, je n'en diray rien, & vous souhaite le bon soir. Que la Femme du Bailly avoit fait donner avis de tout ce que dessus au Bourguemestre Muys, si-bien que ledit Bailly donnoit à juger à la Cour, s'il n'estoit pas plus juste d'ajouter foy à un fidelle Serviteur, à une Femme & à des Enfans, qu'à une personne infame, qui avoit esté obligée de demander pardon à Dieu & à la Justice , pour ses forfaits.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu te donnes bien de la peine à ramasser les pieces qui me condamnent. Mon ambition & la digue que les deux Freres n'auroient pas manqué d'y opposer, devoient bien faire penetrer mes intentions aux plus clair-voyans.

B E N T I N G.

La declaration qu'on fit au Bourguemestre Muys de tout ce qui s'étoit passé, suffisoit pour faire punir le Delateur.

LE PRINCE D'ORANGE.

La plus-part des Juges estoient ou gagnez, ou intimidéz, & le peuple criant à haute voix contre l'Accusé, il n'en falloit pas davantage pour le perdre. Les Juges ne me craignoient pas seulement, mais ils apprehendoient encore la fureur du Peuple. Ainsi on mit le Bailly à la Question, où il n'avoïa rien. Cependant le Delateur ayant persisté à l'accuser, il fut remis de ses Charges, & condamné au bannissement.

B E N T I N G.

Je voy bien qu'il fut impossible aux Juges de pousser plus loin les choses. Les preuves estoient du costé du Defendeur, & il estoit honneste homme. L'Accusateur n'en avoit aucune, & il estoit un Fripon.

LE PRINCE D'ORANGE.

Cependant ce n'estoit pas assez pour moy. Les choses estoient venuës trop avant, & je devois perdre de si redoutables ennemis, qui voyant mon coup manqué, auroient tâché de ne pas manquer le leur.

B E N T I N G.

Vostre esprit triompha pour achever un si grand ouvrage.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je fis des merveilles. Le Chirurgien ayant esté élargy & absous, publia par mon ordre parmy le peuple qu'il avoit convaincu le Bailly. Le Peuple apprenant en mesme temps qu'il avoit esté banny, & voyant l'autre élargy, n'eut pas beaucoup de pei-

ne à le croire , & trouva la punition trop foible pour un pareil crime.

B E N T I N G.

En cela le Peuple eut grande raison, car le Bailly devoit estre condamné à mort, ou absous. La punition estoit trop legere pour un homme si coupable , & trop forte pour un innocent , & l'on voit par là que les Juges n'avoient osé le défendre afin de le condamner.

L E P R I N C E D' O R A N G E.

Ayant vû que le Peuple entroit dans les tentimens que je luy avois fait inspirer, je crus devoir entreprendre tout, & que si je laissois échaper l'occasion, je ne la retrouverois peut-estre jamais. Je fis deguïser beaucoup de mes creatures. Les gens de guerre parurent Bourgeois , & les Bourgeois Payfans.

B E N T I N G.

Je sçay que le Lieutenant de vos Gardes se mit du nombre , & que le jour commençant à baisser, parce qu'il estoit déjà six heures du soir , il mit un

Masque pour n'estre point reconnu, mais un Masque si ressemblant à un visage naturel, qu'il n'y eut personne qui n'y fust trompé. Cependant pour plus de precaution, il n'avoit pas voulu l'exposer au grand jour.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il est vray.

B E N T I N G.

Ce Masque n'avoit pas sans doute esté préparé pour cette affaire, qui ne pouvoit avoir esté tout-à-fait prevenü. il falloit qu'il vous eust rendu d'autres services. J'ay mesme appris une chose assez particuliere, c'est que ce Masque tomba, que celuy qui le portoit fut remarqué, & que ceux qui le reconnurent eurent la prudence de ne le pas dire.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ils firent bien, car il coute souvent cher de voir les choses dont les Grands ne veulent pas que l'on s'aperçoive. Enfin pour achever l'Histoire de ces deux Victimes de mon ambition, je

resolus de faire un beau coup de filet, & de me défaire des deux Freres tout à la fois. Le Pensionnaire estoit allé dans la Prison pour amener son Frere, qui n'estant que banny, avoit permission de sortir. Ils devoient en effet sortir ensemble. Tout le peuple estoit en mouvement à cause du peu de justice que l'on me rendoit, du moins selon sa pensée, & ce que mes Emissaires luy avoient mis dans l'esprit, & il attendoit pour voir sortir le coupable. Le bruit de ce desordre estant parvenu jusques à la Prison, ne faisoit pas haster sa sortie. On deputa des Bourgeois pour voir ce qui s'y passoit. Ces Bourgeois tarderent trop à revenir, & l'on s'impacienta. On entendit alors une voix qui cria, *Allons, Messieurs, tirons ces Traistres hors de là. Suivez-moy seulement, je vous montreray le chemin.* La Sedition augmenta. On tira plusieurs coups contre la porte, & l'on en brisa enfin la serrure avec un marteau de Maréchal. On en-

ra en tumulte , & l'on trouva le Pensionnaire avec la tranquillité d'un Caton , qui lisoit dans un livre , assis sur le lit du Bailly son Frere. Il leur dit. *Messieurs , que demandez-vous , & à quoy bon cette violence ?* Et voyant qu'on vouloit qu'ils descendissent , il prit son Frere par la main. Ils furent fort mal-traittez en descendant , & lors qu'ils furent sortis , le Pensionnaire voulut eviter de passer entre les rangs , & se glisser derriere les Bourgeois. Il fut assailly en mesme temps par le peuple. Un inconnu luy voulut tirer un coup de Mousquet , mais son arme ayant manqué , il luy donna sur la teste un coup de la crosse qui le renversa , mais s'estant relevé incontinent , il reçut un autre coup à la joue , qu'il se fit tomber sur les genoux les mains jointes , comme s'il eust voulu prier Dieu. Alors les Bourgeois l'ayant jetté à la renverse , luy mirent le pied sur la gorge , & luy tira un coup à travers la teste. Son Frere qui

estoit à cinq ou six pas de là en robe de chambre, ne fut pas traité moins indignement. On l'environna aussi-tôt de tous costez, & il reçut tant de coups, qu'il fut porté par terre d'abord, & ensuite massacré. Lors qu'ils furent morts, on fit la dissection de tous leurs membres, qui furent vendus à l'encan, & l'on coupa au Pensionnaire les deux doigts de devant, avec lesquels on disoit qu'il avoit signé l'Edit perpetuel.

BENTING.

Il n'en falloit pas davantage pour marquer la part que vous aviez à la Tragedie, & le sujet qui l'avoit causée se pouvoit remarquer dans ces paroles.

LE PRINCE D'ORANGE.

On en fit & on en dit plus que je ne voulois. Il n'y a rien de plus dangereux qu'un peuple en fureur.

BENTING.

Dieu a permis que vous ayez châtié ce peuple des injustices qu'il a com-

56 XII. P. des Affaires

mises pour vous. Prenez garde qu'il ne vous punisse à vostre tour, pour avoir esté l'Auteur de ces crimes.

Comme ces deux Freres avoient une grande réputation parmy les honnestes gens, on frappa aussi-tost après leur mort quatre ou cinq Medailles en Hollande. Nous avons déjà parlé de quelques-unes, mais je vais vous en montrer une dont nous n'avons encore rien dit. Remarquez y deux Vaisseaux qui perissent d'un seul coup de mer. On a voulu faire connoistre par là que n'ayant eu qu'un mesme esprit, ils estoient morts d'une mesme mort.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'ay trop d'affaires pour t'écouter davantage. Nous poursuivrons l'Entien une autre fois.

*On donne pour quarante sols un
Recueil des sept premiers Entretiens
faisant l'onzième Partie des Affaires
du Temps.*





L. Nodding fecit

